

Dans la cage
Genèse et dynamique des « combats ultimes »

Maarten van Bottenburg & Johan Heilbron

Résumé

Bien que le développement des arts martiaux au vingtième siècle constitue un exemple frappant de « sportivisation » au sens de Norbert Elias, l'essor des « combats en cage » dans les années 1990 peut être vu comme une tendance opposée, une forme de dé-sportivisation. Comme le montre l'analyse de ces combats, la « sportivisation » comme la « désportivisation » dépendent avant tout des intérêts des organisateurs, et plus particulièrement de la manière dont ils prennent en compte les demandes des combattants, des spectateurs ou des téléspectateurs. Quand un nouveau marché de l'audiovisuel, non régulé, a fait son apparition dans les années 1990 aux États-Unis avec la télévision *pay-per-view*, les entreprises de médias ont profité de l'occasion pour commercialiser les combats illégitimes, qui visaient des téléspectateurs moins intéressés par les spécificités d'un sport ou d'un jeu que par l'excitation antinomique provoquée par la transgression des règles et des conventions de la vie quotidienne. L'émergence des combats en cage montre que les nouveaux marchés de l'audiovisuel ont constitué un facteur important pour l'évolution des spectacles sportifs et des formes de divertissement proches du sport. Elle témoigne également du fait que la régulation politique joue un rôle essentiel dans les changements que ces nouveaux marchés pourraient induire. La pression publique a finalement conduit à la disparition des combats en cage sur les principales chaînes américaines de télévision câblée. En réponse à cette régulation, différentes initiatives ont cherché une nouvelle légitimité des combats, processus qui a récemment transformé les tournois de combats en cage en « arts martiaux mixtes ».

Le 12 novembre 1993, le kick boxeur et karatéka *full contact* néerlandais Gerard Gordeau entre dans la cage octogonale installée au McNichols Sports Arena de Denver, Colorado, pour un « combat ultime », un combat où pratiquement tous les coups sont permis, contre Teila Tuli, un sumotori hawaïen. Dès le début de l'affrontement, Tuli, qui pèse presque quatre-vingt kilos de plus que son adversaire, se précipite sur Gordeau dans le but de lui faire une prise. Gordeau recule, évite l'attaque, recule encore avant de tirer son adversaire vers lui, exploitant l'élan de l'autre. Tuli chancelle et tombe sur le tapis en position assise. Un peu décontenancé, il regarde vers le haut, mais Gordeau lui envoie rapidement un coup avec la cambrure de son pied, en plein visage. Une dent traverse les grilles de la cage et se perd parmi les spectateurs. Un filet de sang apparaît sur le menton de Tuli. Gordeau est prêt à continuer, mais de façon inattendue, et contrairement à la règle qui veut qu'il n'y ait « pas de règle », l'arbitre stoppe le combat. Il aura duré 26 secondes. L'arène est en effervescence, les voix excitées, les commentateurs télé y vont de leurs analyses, les caméramans zooment sur le visage de Tuli ou tentent de filmer le vainqueur. Le premier « combat ultime » est terminé. Quatre-vingt mille foyers américains y ont assisté grâce à leurs chaînes *pay-per-view*. Plus tard, ils verront Gordeau gagner un autre combat, malgré une main cassée et une blessure au pied, mais perdre en finale contre le jiu-jitsuka brésilien Royce Gracie, qui recevra 50.000 dollars US de récompense pour sa victoire au premier « Championnat de Combat Ultime » (Ultimate Fighting Championship, UFC).

La formule pour ce type de combat est très simple. À part mordre et arracher les yeux, tout est permis : les coups de poing et de pied, même quand l'adversaire est à terre et sans défense, étouffer, tirer les cheveux, les clés, les coups de coude et les coups de tête. Les hommes se battent à mains nues ; lors des rencontres, il n'y a ni classifications par poids, ni rounds, ni limites de temps, ni jurys, ni points. La seule fin possible est le KO ou la soumission, cette dernière pouvant être signalée par le combattant par un « tapotement » ou par le coach qui envoie alors sa serviette sur le ring entouré de grillages. Les rencontres entre représentants de différents styles de combat prennent la forme d'un tournoi. La tension monte tandis que, round après round, des boxeurs, des lutteurs, des judokas et des kick boxeurs s'affrontent pour répondre à la question vieille comme le monde de savoir qui est vraiment le plus fort des plus forts.

Pourtant, dans la présentation publique des combats, il n'y a aucune référence au monde du sport ou à toute autre forme régulée de compétition. Au contraire, la promotion est faite en mettant l'accent sur la férocité et la cruauté des combats. La cage devient le symbole de leur bestialité, dont la campagne marketing tire le plus grand avantage. Sur les jaquettes des cassettes vidéo des premiers tournois de combat ultime, on peut voir des photographies sanglantes et un avertissement, les images pouvant choquer. Les mots et les images utilisés sont choisis pour montrer qu'il s'agit du test de force suprême : deux hommes face à face, enfermés dans une cage sans aucune règle. Les jaquettes annoncent : « **IL N'Y A PAS DE REGLE** » et « **ILS COMBATTENT POUR SURVIVRE** », ajoutant :

« Les hommes les plus dangereux du monde se battent pour survivre sur le ring octogonal de la mort. Il n'y a pas d'échappatoire. Sur le ring, nulle part où se cacher, nulle part où s'enfuir. Les coups de tête sur le front, les tempes et la bouche sont autorisés. Les coups de paume sont autorisés. Les clés de coude sont autorisées. Il n'y a aucune règle et une seule issue est possible... la victoire courageuse ou la défaite cuisante.¹ »

¹ Texte de la jaquette de la cassette vidéo de l'Ultimate Fighting Championship - III.

Le « Combat ultime » ou « combat en cage » se fait immédiatement une place dans le champ international des arts martiaux *full contact*. On en parle dans les magazines d'arts martiaux du monde entier, et des vidéos des combats se passent de la main à la main. Les initiés décrivent ce nouveau type d'affrontement comme un tournant historique. Selon la revue américaine d'arts martiaux *Karate/Kung fu illustrated*, ces combats « réalistes » ouvrent un nouvel âge de l'histoire des arts martiaux². La popularité soudaine des « combats ultimes » contribue à la naissance de nombreuses variantes dans le monde entier. À l'instar du *vale tudo* brésilien (qui signifie en portugais « tout vaut »), ces tournois deviennent célèbres grâce à toute une série d'expressions qui sont en concurrence au niveau international comme des noms de marques : « *absolute fighting* (combat absolu) », « *extreme fighting* (combat extrême) », « *cage fighting* (combat en cage) », « *world combat* » (combat mondial), « *free fight* (combat libre) », « *warrior combat* (combat guerrier) », « *pancrase* », « *cage wars* (guerres en cage) », « *millenium brawls* (bagarre du millénaire) », « *ultimate combat* (combat ultime). L'expression « *No Holds Barred* » (Tous les coups sont permis) sert de dénominateur commun.

Quand on commence à parler de ces combats ailleurs que dans les revues d'arts martiaux et dans les magazines masculins comme *Playboy* et *Penthouse*, c'est-à-dire dans les quotidiens et les hebdomadaires généralistes, un débat public est lancé dans plusieurs pays à propos de leur autorisation. « J'ai récemment trouvé mon fils devant un programme de la télé câblée intitulé "*Ultimate Fighting Championship* (UFC)" et en suis resté horrifié. Des hommes en mordant d'autres avec cruauté. Pourquoi une telle chose est-elle autorisée à la télé ? Et est-ce légal ? », demande-t-on avec indignation dans le courrier des lecteurs d'un magazine américain³. Le sénateur Républicain John McCain, lui-même fan de boxe de longue date, prend la tête de la campagne politique contre les Championnats de combat ultime (UFC) aux États-Unis. Après avoir publiquement dénoncé ces rencontres, il écrit en 1996 une lettre aux gouverneurs de tous les États leur demandant d'interdire le combat ultime. Le mouvement pour la suppression de ces « rencontres barbares » est soutenu aux niveaux local et national par des politiciens, ainsi que par l'*American Medical Association* (Association médicale américaine), avec pour conséquence l'interdiction par de nombreux États des rencontres *No Holds Barred*. Un sérieux revers se produit en 1996 et 1997 pour les organisateurs, quand plusieurs des principales chaînes du câble cèdent à la pression politique et refusent de diffuser les combats ; le marché lucratif du *pay-per-view* pour ces rencontres est au bord de l'effondrement.

Le débat public sur l'autorisation des rencontres NHB ne se limite pas aux États-Unis. Le problème se pose dans les mêmes termes aux Pays-Bas, pays relativement important dans le monde international des sports de combat full-contact. Au printemps 1995, un article sur la première « compétition de *free fight* » d'Amsterdam publié dans le principal quotidien du pays, *Volkskrant*, déclenche une polémique nationale : sur cinq colonnes, on y voit une photographie en gros plan du visage tuméfié de l'un des combattants. La secrétaire d'État au sport, Erica Terpstra, déclare que des « rencontres révoltantes » de ce type ne méritent pas d'être qualifiées de sportives, et qu'elle ne les tolérera pas. L'article de journal et le commentaire de Terpstra déclenchent une vague d'intérêt dans les médias qui durera plus d'un an. Des membres du parlement appellent à une action ferme contre les rencontres NHB, des fédérations sportives se sentent obligées de prendre position contre, et les combattants et les organisateurs eux-mêmes reconnaissent la violence de ces rencontres. Le lendemain du commentaire de Terpstra, le finaliste perdant du premier UFC (Championnat de combat

² Voir par exemple Michael R. Yount, « Evolution of the Fighting Arts », *Karate/Kung Fu Illustrated*, 1996.

³ « Walter Scott's Personality Parade », *Parade Magazine*, 10 décembre 1995, p.2, cité par Lawrence A. Wenner, *MediaSport*, Londres, Routledge, 1998, p. 252.

ultime), Gordeau, décrit le combat en cage comme un « massacre rituel »⁴. L'entraîneur mondialement connu de kick boxing Thom Harinck définit les rencontres NHB comme du « divertissement populaire barbare »⁵. Malgré cela, tous deux s'opposent à l'interdiction que les autorités et les fédérations sportives établies essayent de mettre en place.

Les combats comme problème sociologique

Bien qu'il existe une littérature considérable sur le sport et la violence⁶, les combats en cage n'ont pour ainsi dire pas été étudiés. Les quelques publications qui les mentionnent abordent les UFC en relation à la sociologie du sport conçue par Norbert Elias et Eric Dunning⁷. Leur théorie des « processus de sportivisation » est un bon modèle pour comprendre le développement des sports de combat dans le monde (occidental) mais, si on l'élargit au développement des arts martiaux (asiatiques), il n'est pas suffisamment différencié, notamment pour rendre compte de la croissance de la violence observée avec l'émergence du full contact depuis les années 1970 (*kick boxing*, karaté *full contact*, boxe thai). C'est le circuit de combat *full contact* qui a le premier fourni la base sociale et une partie de l'infrastructure pour les Championnats de combat ultime des années 1990. Pour comprendre leur expansion, le premier facteur à prendre en compte est le changement du rapport de force entre les promoteurs, les pratiquants, les spectateurs et les téléspectateurs. Les championnats de « combat ultime » ont été produits et distribués par un nouveau type d'entreprises de médias qui, profitant de l'émergence de la technologie *pay-per-view*, ont organisé des rencontres dans lesquelles la perspective des participants était subordonnée à celle des téléspectateurs. La plupart de ces téléspectateurs sont moins intéressés par la technique et les spécificités des disciplines de combat que par l'excitation produite par la transgression des pratiques habituelles, ce qui conduit donc à une dé-sportivisation des compétitions de combat.

Le concept de « sportivisation » proposé par Norbert Elias désigne le processus, qui a commencé au dix-huitième siècle, d'émergence des organisations qui ont acquis le pouvoir de définir les règles du divertissement sportif de façon plus stricte et explicite, prenant en compte un ethos du *fair-play* et réduisant ou contrôlant au plus près les possibilités de contact physique violent. Les officiels ne participant pas directement comme les arbitres, les chronométreurs et les juges, ont également fait leur apparition, et avec eux un large panel de sanctions spécifiques au sport. L'une des caractéristiques de ce processus est que les organisations nationales et internationales ont cherché, à travers les règles qu'elles ont conçues, à trouver un « équilibre de la tension » entre, d'un côté créer un niveau élevé de tension pendant les rencontres, de l'autre assurer un degré raisonnable de protection en cas d'accidents ou de blessures.

Elias et Dunning interprètent ces combats régulés de façon stricte comme des « événements mimétiques » qui ont lieu dans une « enclave sociale » où l'on peut profiter de l'excitation sans ses implications dangereuses aux niveaux social et personnel. Ces événements mimétiques remplissent une fonction importante : ils créent une certaine tension, pour laquelle la demande augmente proportionnellement au degré de monotonie de la vie quotidienne des spectateurs. Dans cette perspective, les combats ne libèrent pas les tensions,

⁴ Gerard Gordeau cité dans *De Posthoorn*, 21 février 1995.

⁵ Thom Harinck, cité dans *De Posthoorn*, 7 juin 1995.

⁶ Eric Dunning, *Sport Matters. Sociological studies of sport, violence and civilization*, Londres/New York, Routledge, 1999 ; Michael A. Messner et Donald F. Sabo, *Sex, Violence and Power in Sports: Rethinking Masculinity*, Santa Cruz, Crossing Press, 1993; Michael D. Smith, *Violence and Sport*, Toronto, Canadian Scholar's Press, 1988.

⁷ L'exception principale est l'article de Greg Dowrey qui est focalisé étroitement sur les techniques de combat, cf. « Producing Pain : Techniques and Technologies in No-Holds-Barred Fighting », *Social Studies of Science*, 37, 2007, pp. 201-226.

ils les génèrent : ils favorisent « la montée d'une tension-excitation agréable, le cœur du plaisir des loisirs »⁸. Cette « quête de l'excitation » crée une demande qui pèse lourd sur l'équilibrage de la tension pendant les combats. S'il y a trop peu de tension, le combat est ennuyeux et monotone, mais s'il y en a trop l'excitation des spectateurs peut constituer un gros risque, aussi bien pour ces derniers que pour les combattants, et l'événement passe du domaine du mimétique à la sphère du non-mimétique. Les organisations sportives jouent en permanence avec cet équilibre de la tension. Si un sport donné devient trop monotone, les organisateurs dynamisent la compétition, par exemple en modifiant les zones d'en-but et d'engagement (football américain), en imposant des limites sur les passes vers l'arrière destinées au gardien (football), ou en introduisant un nouveau système de comptage des points (volley, tennis de table). A l'opposé, si la compétition devient trop brutale, ou trop dangereuse, ils prennent des mesures de protection, comme l'introduction du port du casque obligatoire (cyclisme), des pénalités de temps pour les fautes (rugby, hockey), et des mesures pour améliorer la sécurité (courses automobiles et moto).

Variétés de sportivisation et contre tendances

Les études sur la sportivisation font généralement l'hypothèse qu'il existe un processus commun à de nombreux sports, y compris les sports de combat comme la lutte et la boxe. Mais quand on étend le modèle au développement des arts martiaux asiatiques, on observe plus de variation. À l'exemple du judo, de nombreux arts martiaux ont subi cette sportivisation, au moins en partie, notamment depuis les années 1960 (le karaté au Japon, le taekwondo en Corée, le wushu en Chine, le bando en Birmanie, l'hapkido en Corée, le pentjak-silat en Indonésie et le muay thai en Thaïlande). Mais les trajectoires et les issues varient sensiblement. Certains arts martiaux (le judo, le taekwondo et le karaté) sont devenus des sports de compétition internationale à part entière et ont été incorporés au système mondial des sports. D'autres (comme la boxe birmane) sont restés des arts martiaux traditionnels à caractère très largement local, ou national, sans jamais faire l'objet de règles standardisées ni d'organisations internationales. D'autres encore, comme la boxe thai ou le *kickboxing*, ont subi un processus que l'on pourrait qualifier de *para-sportivisation*. Bien qu'adoptant des éléments de la boxe anglaise – les gants, le ring, les rounds – et des règles standardisées par des organisations nationales et internationales dans le but de permettre aux championnats de se tenir, ces tournois de combats se sont développés en général dans un circuit à part, hors des organisations sportives reconnues⁹.

Bien que très bref, ce résumé du développement des arts martiaux permet d'affirmer qu'il a été structuré par la mise en place de deux circuits qui ne se recoupent que très peu : d'un côté, les compétitions reconnues et sportivisées de lutte, boxe, judo et taekwondo, organisées dans des associations ou des clubs sportifs, qui servent d'entraînement pour les compétitions nationales ou internationales, dont la culmination sont les Jeux Olympiques ; de l'autre, des compétitions sportivisées non reconnues, ou seulement en partie, organisées par des écoles de sport essentiellement commerciales, sous la forme de tournois d'arts martiaux.

L'existence de ces deux sous-espaces séparés, et dans une certaine mesure rivaux, explique en partie pourquoi les types de combats introduits plus tardivement sont souvent plus brutaux

⁸ Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation : la violence maîtrisée*, traduit de l'anglais par Josette Chicheportiche et Fabienne Duvigneau, Paris, Fayard, 1994, pp. 119-121.

⁹ Les principales fédérations de boxe thaï (IFMA) et de kickboxing (WAKO) n'ont été acceptées comme membres de la *General Association of International Sports Federations* (GAISF, Association générale des fédérations sportives internationales) qu'en 2006, ce qui équivaut à une reconnaissance internationale. Les arts martiaux comme le *full contact*, le karaté, la savate, le *vale tudo* et le *shootfighting* ont connu un processus similaire de para-sportivisation, mais n'ont jamais été reconnus par le GAISF, sans parler du *International Olympic Committee* (IOC, Comité Olympique International).

que les arts martiaux existants. Après le karaté-do est né le karaté *full-contact*, le *kick boxing* et la boxe thai ; dans les années 1990, différentes formes de *free fight* émergent : le *vale tudo*, le *pancrase*, le combat ultime, le combat en cage, le combat extrême et autres variantes du *No Holds Barred*. Dans ce processus de dérégulation croissante, à chaque fois les mêmes dynamiques sont en œuvre. Dans la mesure où plusieurs formes de combat ont évolué simultanément, il y a de la place pour la controverse, pas seulement pour savoir qui est le véritable champion de judo, de karaté ou de taekwondo, mais aussi pour savoir qui d'entre eux est dans l'absolu le meilleur en arts martiaux et quelle école d'arts martiaux enseigne le système de combat le plus efficace. Qui gagnerait si les champions de taekwondo affrontaient les karatékas *full contact* ? Que se passerait-il si les boxeurs et les lutteurs étaient autorisés à se battre ? D'un côté, cette compétition pousse les écoles d'arts martiaux à développer de nouvelles méthodes d'entraînement et des techniques de combat plus efficaces, à s'entraîner plus et à instaurer un type de coaching plus professionnel. De l'autre, ceci conduit au développement de *mixed fights* durant lesquels les pratiquants de différents arts martiaux s'affrontent avec un minimum de règles. Pour les organisateurs, cette nouvelle tendance crée un dilemme sur l'équilibre à trouver entre générer de la tension et réduire les risques. Les résolutions de ce dilemme illustrent les différences entre arts : tandis que les arts martiaux reconnus vont vers plus de sportivisation, plusieurs formes non reconnues se dirigent vers des compétitions plus permissives et plus violentes.

Dans les années 1970, une vague de ressentiment se propage parmi les pratiquants des arts martiaux reconnus à propos des restrictions imposées par les régulations – ressentiment alimenté par le développement du *kick boxing* et de la boxe thai. Dans les années 1970 et 1980, les revues d'arts martiaux publient souvent des critiques des sports établis : « Chacun sait que la régulation rigide a ruiné les arts martiaux. [...] Le grand public n'est plus intéressé par le karaté depuis des années. Le karaté ne fournit pas assez d'action pour captiver l'attention¹⁰. » L'essentiel de la critique est que la régulation trop rigide a éloigné les sports de combat de leurs origines : des exercices en vue du *vrai* combat. Cette critique est d'abord formulée du point de vue des pratiquants : il faut modifier les régulations pour augmenter le plaisir des participants en permettant un éventail plus large de techniques. En réponse, certains pratiquants néerlandais développent une forme précoce d'art martial mixte, dans les années 1970, qu'ils appellent *barokai* – avec le recul, un échec. Le *barokai* est une combinaison de différents arts martiaux, et non pas « une forme au goût du jour de *street fighting* » :

« La technique doit toujours passer avant tout. Il doit s'agir d'un bon art martial, propre. [...] Nous n'avons absolument aucune envie d'être associés au pankration ou aux "sports" de combats similaires, dont le but est de donner à l'adversaire un aller simple pour l'hôpital. Nous devons empêcher ceci à tout prix. Le *barokai* doit toujours rester un sport bon et juste, irréprochable.¹¹ »

Dans les dernières décennies du vingtième siècle, cette envie de renouvellement chez les pratiquants se renforce, sous un angle totalement différent. La structure et la régulation des derniers *free fights*, UFC et autres rencontres NHB, sont moins inspirées par le point de vue des participants que par la perspective d'un public particulier.

Pour comprendre ce changement, il faut distinguer non seulement la perspective des pratiquants de celle du public, mais aussi celles des *spectateurs*, c'est-à-dire ceux qui assistent en personne à la rencontre, de celle des *télespectateurs*, c'est-à-dire ceux qui regardent les

¹⁰ *Zendokan*, vol. 4, n°1, 1985.

¹¹ *Zendokan*, vol. 4, n°1, 1985.

émissions sportives, ou bien des cassettes vidéo ou des DVD¹². En ce qui concerne l'organisation et la régulation du sport, le rapport de forces entre ces trois groupes – pratiquants, spectateurs et téléspectateurs – est passé dans les dernières décennies d'une domination des premiers, les pratiquants, à celle des derniers, les téléspectateurs.

Pendant longtemps, la perspective des pratiquants a dominé les arts martiaux, à l'image du sport en général. Au départ, presque tous les sports étaient organisés et régulés selon l'intérêt et les souhaits des pratiquants. Cependant, au cours du vingtième siècle les rencontres sportives ont attiré des foules de plus en plus nombreuses, et les organisations sportives se sont de plus en plus tournées vers les demandes et les intérêts des spectateurs. Dans les dernières décennies, cette orientation a de nouveau changé. La montée des médias électroniques, notamment de la télévision par câble et par satellite, du *pay-per-view*, des cassettes vidéo, des DVD et d'Internet, a créé une nouvelle relation entre les médias, les organisations sportives et le public, ce qui a conduit à des changements de règles pour de nombreux sports, avant tout pour répondre à la demande des spectateurs¹³. Pour les disciplines de combat, ce développement s'est produit dans un contexte plus large de pratique des arts martiaux, notamment dans divers films de genre et programmes télé par des stars comme Bruce Lee, Jean-Claude Van Damme et Jet Li. La forte présence dans les médias populaires a probablement contribué à l'intérêt pour des rencontres plus « réalistes » et spectaculaires, plus que pour des sports formellement organisés.

Ce sont les entreprises de médias qui ont exercé la plus grande influence sur l'organisation des combats en cage. Leur principal souci était d'attirer un public le plus large possible, et elles ont modifié leurs règlements dans ce but. Ce qui compte n'est pas tant les préférences et le plaisir des pratiquants, mais ceux des spectateurs et téléspectateurs. Pour le bénéfice du public, la technique et le style sont subordonnées à la sensation offerte par les combats comme un *spectacle*. Cette sensation est atteinte grâce à des niveaux de violence délibérément de plus en plus élevés. Les organisateurs se concentrent essentiellement sur le côté tension de « l'équilibre de la tension » et augmentent les risques des combats en levant les mesures de protection et les règles structurantes.

En un sens, les organisateurs des Championnats de combat ultime (UFC : *Ultimate Fighting Championship*) radicalisent une tendance née des années plus tôt. Elle était apparue dans les années 1970, quand les *low kicks* (coups de pieds aux jambes) et les coups de coudes et de genoux avaient été introduits avec l'arrivée du karaté *full-contact* et surtout de la boxe thai. Ceci a été suivi dans les années 1980 par l'introduction du *free fight*, avec des règles très simplifiées permettant de combiner des techniques utilisant les coups de pieds, les clés, les lancers et les étranglements. Le développement du *free fight* a conduit au premier UFC, où les règles étaient réduites au strict minimum. Dans la mesure où cette tendance est à l'opposé de la sportivisation, on l'appellera *dé-sportivisation*. Les organisateurs n'ont pas développé d'activité particulière au sein d'un événement sportif, mais ont adapté les sports existants dans le cadre de combats s'approchant le plus possible du combat réel. Leur souci n'était pas de structurer des événements sportifs pour les rendre comparables et pour créer les conditions de l'établissement et du dépassement de records, ce qui est facilité par les règles dans les sports ordinaires. Ils ne s'inquiétaient pas non plus d'optimiser l'équilibre de la tension

¹² A propos de cette différenciation, voir Ruud Stokvis, *Sport, publiek en de media* (Sport, Public et médias), Amsterdam, Aksant, 2003 ; Gerald S. Kenyon, "Sport Involvement. A conceptual go and some consequences thereof" in Gerald S. Kenyon (ed.) *Sociology of Sport*, Chicago, The Athletic Institute, 1969 et Daniel L Wann, Merrill Melnick, Gordon W. Russell et Dale G. Pease, *Sport Fans. The Psychology and Social Impact of Spectators*, New York, Routledge, 2001.

¹³ Voir Ruud Stokvis, 2003, *op.cit.*, pp. 40-41 ; J.J. Coakley, *Sports in Society: issues and controversies*, New York, McGraw-Hill Humanities, 2004, pp. 374-379 ; John Sewart, "The Commodification of Sport", *International Review for Sociology of Sport*, vol. 22, 1987, n° 3, pp. 171-192.

caractéristique de la compétition sportive. Cette dé-sportivisation s'est manifestée de plusieurs manières :

1. Alors que les organisations reconnues d'arts martiaux augmentent le nombre de règles et établissent délibérément des restrictions pour donner aux sports des caractéristiques distinctives, dans les rencontres NHB les règles et restrictions sont réduites, brouillant la frontière entre les arts martiaux et le combat réel.
2. Alors que les organisations reconnues d'arts martiaux cherchent à standardiser les règles, lors des rencontres NHB on fait délibérément l'effort de maintenir la flexibilité des règles. Celles-ci peuvent être ajustées à chaque combat ou rencontre en réponse à des circonstances différentes, à la demande des combattants ou selon les préférences présumées des spectateurs.
3. Alors que les organisations reconnues d'arts martiaux essayent constamment de trouver un équilibre entre un niveau élevé de tension pendant chaque rencontre et la protection et la maîtrise du risque, pendant les rencontres NHB on fait monter la tension en abandonnant les mesures destinées à protéger et réduire les risques.
4. Alors que les organisations reconnues d'arts martiaux, en développant des règles formelles et des codes informels, se concentrent sur une éthique sportive du fair-play, certains combattants NHB cultivent une attitude d'indifférence envers l'esprit sportif et un manque de respect pour l'opposant, au moins sur le ring ou dans la cage.

Ce faisant, les organisateurs créent du spectacle, ce qui produit non seulement la tension d'une rencontre sportive ordinaire entre deux combattants, mais aussi la tension d'enfreindre les normes de violence généralement acceptées. Cette forme de tension, la tension antinomique, comme l'appelle Randall Collins¹⁴, est basée sur la transgression des normes communes. L'excitation antinomique est produite par le dépassement des limites ordinaires, par les KO dramatiques, la « vraie » violence ou les combats entre différents combattants. Elle est basée sur l'expérience de ce qui est généralement inaccessible et interdit. Contrairement à la tension des rencontres sportives ordinaires, la tension antinomique ne requiert aucune connaissance spécifique, et n'implique pas d'identification avec un combattant ou un style de combat particulier. Ce n'est pas l'excitation du jeu, de gagner ou de perdre, mais l'excitation de l'extraordinaire qui est expérimentée quand les règles de base sont enfreintes et quand l'ensemble du public est choqué.

Les entreprises de médias et la prédominance de la perspective du téléspectateur

L'émergence du combat en cage ne pouvant pas être envisagée comme un processus de sportivisation, il faut construire un modèle analytique différent pour en rendre compte. Il est donc nécessaire de s'intéresser de plus près aux origines des UFC, notamment aux groupes impliqués et à la manière dont ils ont répondu aux attentes du public, et aussi à l'offensive politique et médiatique qui a été lancée contre ces rencontres. Un facteur clé pour comprendre la dé-sportivisation des arts martiaux est la commercialisation du sport et le contraste dans ce domaine entre les sports reconnus et non reconnus. Les sports reconnus sont ancrés dans une structure associative de clubs et fédérations nationales et internationales. Bien que ces sports soient de plus en plus commerciaux depuis quelques dizaines d'années, leurs comités directeurs ne sont pas le moteur principal de ce processus. Les associations sportives établies

¹⁴ Randall Collins, *Interaction Ritual Chains*, Princeton, Princeton University Press, 2004, p.246.

sont souvent lentes et réticentes à la commercialisation¹⁵. Une caractéristique frappante de la plupart des sports reconnus est précisément le fait qu'ils ne sont toujours pas organisés comme des entreprises malgré les pressions pour la commercialisation. La plupart des organisations sportives représentent toujours et avant tout les pratiquants eux-mêmes, comme il est établi dans les constitutions et les régulations inhérentes à leur structure. Elles remplissent cette tâche première, elles assurent le développement et la standardisation des règles du jeu et elles veillent à leur conformité. À l'inverse, les sports non reconnus sont nés dans une structure plus commerciale, dans laquelle l'organisation et la régulation des rencontres est avant tout à l'écoute des préférences des spectateurs et des téléspectateurs, qui sont leur source de revenus¹⁶. Ici, c'est la perspective du spectateur et du téléspectateur qui domine. Et cette domination peut être comprise à la lumière du rapport de forces entre les quatre parties impliquées dans le marché des combats : les entreprises de médias, les spectateurs, les téléspectateurs et les combattants.

La position des téléspectateurs est renforcée par l'émergence de la télévision *pay-per-view* et des nouveaux marchés audiovisuels. Les Championnats de combat ultime (UFC) voient le jour quand des entreprises de médias américaines essaient d'exploiter ces nouveaux marchés, entre autres, en lançant une initiative à la périphérie du monde des arts martiaux. L'idée d'un « tournoi de combat ultime » naît au Brésil. Dans les années 1920 la famille Gracie, une famille aisée d'origine écossaise, fonde à Rio de Janeiro une académie consacrée à l'art japonais du jiu jitsu. Les Gracie élaborent leur propre version, non pas en tant que sport mais comme forme très efficace d'autodéfense. À l'occasion, ils acceptent des défis pour tester leur style de combat lors de rencontres communément appelées *vale tudo*, où ils semblent avoir été plus ou moins invincibles. À la fin des années 1970, l'un des Gracie, Rorion, s'installe en Californie où il ouvre une salle de sport pour faire connaître le jiu jitsu de sa famille. Il saisit toutes les occasions de montrer son style, et rapidement il obtient des rôles dans les films d'arts martiaux et conseille les réalisateurs pour les chorégraphies des scènes de combat. Dix ans après son arrivée aux États-Unis, il est tellement célèbre que *Playboy* publie une interview de lui, où il se dit prêt à payer 100 000 dollars de prime à quiconque le battra lors d'un combat sans règles¹⁷. Bien qu'apparemment le défi n'ait jamais été relevé, Rorion Gracie s'est désormais fait un nom, et les nouveaux élèves se précipitent à sa salle de sport. À travers les contacts à Hollywood, l'idée d'un grand tournoi international de *vale tudo* est lancée, et on prévoit de le mettre en scène comme un grand spectacle médiatique. Le nouveau système de télévision *pay-per-view* constitue l'occasion idéale, puisqu'il s'agit d'un marché peu ou pas censuré. De même que l'arrivée du magnéscope facilite la diffusion massive de la pornographie dans les années 1980, la télévision *pay-per-view* apporte une nouvelle forme de divertissement violent dans les années 1990. Rorion Gracie tient le rôle de consultant pour le combat, l'ancien publiciste Arthur Davie celui de « *matchmaker* », le réalisateur John Milius (célèbre grâce au succès de son film *Conan le barbare*) est « directeur créatif », et Semaphore Entertainment Group (SEG), une compagnie new yorkaise spécialisée dans la production pour la *pay-per-view*, produit l'événement et commercialise les images¹⁸. C'est le frère de Rorion Gracie, Royce, qui gagne le premier UFC, ainsi que les UFC – 2 et 4. Avec la

¹⁵ John Horne, Alan Tomlinson et Garry Whannel, "Commercialisation and the Political Economy of Sport", in John Horne, Alan Tomlinson et Garry Whannel, *An Introduction to the Sociological and Cultural Analysis of Sport*, New York, Routledge, 1999.

¹⁶ Ces modèles de structure associative et de structure commerciale ou de marché ont été développés par Kunnen, qui les a appliqués pour expliquer le développement de différents styles aux échecs. Voir Ruurd Kunnen, *Schaken in stijl. De ontwikkeling van schaakstijlen als een proces van sportificatie* (Jouer aux échecs : l'évolution des styles du jeu d'échecs comme un processus de sportivisation), Zoetermeer, Swob De Kade. 2002.

¹⁷ Pat Jordan, « Bad : Rorian Gracie Interview », *Playboy*, vol. 36, n° 9, 1989.

¹⁸ Clyde Gentry, *No Holds Barred: Evolution*, Richardson, Texas, Archon Publishing, 2001, pp. 22-40.

notoriété du frère aîné, Rickson, dont on dit qu'il est le plus fort de la famille, le jiu jitsu brésilien commence à se diffuser.

A cette époque, le marché de la télévision est en expansion rapide grâce aux innovations du câble et du satellite. Les plus gros réseaux (ABC, NBC, CBS, Fox et ESPN) possédant les droits des événements sportifs les plus populaires, les compagnies de télévision plus petites, comme SEG, sont alors contraintes de rechercher des nouveaux marchés. Par exemple, la diffusion des sports extrêmes et à haut risque comme le ski de vitesse, l'escalade sur glace, la plongée sous-marine, le *skateboard*, le *snow-board* et le combat extrême ou ultime. Comme dans d'autres pays et pour d'autres sports, les corporations établies de diffusion s'occupent des sports traditionnels, en se concentrant sur les sports grand public. De l'autre côté, les nouvelles chaînes visent les sports relativement nouveaux. Ainsi, quand SEG signe le contrat avec Gracie, leur rencontre débouche sur un projet qu'apparemment personne d'autre n'a envisagé auparavant.

Aux États-Unis, les Championnats de combat ultime font rapidement partie des programmes *pay-per-view* les plus populaires ; très vite, chaque événement rapporte plus de dix millions de dollars. Le premier Championnat de combat ultime hors des États-Unis se tient au Japon, où il atteint le plus haut niveau d'audience jamais enregistré pour un tournoi d'arts martiaux¹⁹. La vidéo du premier UFC anglais est rapidement au top des locations de vidéo²⁰. Vu son succès commercial, d'autres entreprises de médias prennent immédiatement le train en marche en lançant des variations de la formule UFC. Peters Entertainment Group, une compagnie hollywoodienne dirigée par la famille milliardaire Peters, diffuse d'abord le « *World Combat Championships* ». Un autre événement, « *Extreme Fighting* », est lancé par Battlecade, qui fait partie de General Media International, qui publie notamment *Penthouse*²¹. L'organisation des événements reflète clairement la dynamique commerciale : les arbitres, les juges et les chargés du comptage des points sont régulièrement remplacés par des gens issus de l'industrie des médias et du divertissement : le « *matchmaker* » de l'UFC est un ancien publiciste, le directeur créatif Milius est réalisateur, et le producteur et promoteur de l'événement n'est pas une association sportive, mais une compagnie de télévision *pay-per-view*.

Toutes les entreprises de médias concernées visent à maximiser l'audimat, et savent que les combats brutaux sont un moyen très efficace d'y arriver²². La recherche expérimentale indique clairement que « la plus grande agressivité des joueurs augmente le plaisir des spectateurs, particulièrement les spectateurs hommes, à regarder les rencontres sportives »²³. La publicité visait au départ la communauté des arts martiaux, mais les critiques et la publicité sur les chaînes *pay-per-view* ainsi que les articles dans les magazines masculins atteignent vite un public bien plus large.

Le questionnaire spectateur, posé lors d'une compétition de *free fight* à Amsterdam, souligne l'importance de la distinction susmentionnée entre les téléspectateurs et les spectateurs quand on se place du point de vue du public (voir encadré). De précédentes études sur les spectateurs ont révélé que la majorité des gens assistant à un événement sportif sont très informés et

¹⁹ Fightnews.com, *Ultimate Fighting Championships History: from Spectacle to Sport*, 2001, voir <http://www.ufcfightnews.com/ufc/history.html>.

²⁰ Marc Howes, "The Civilising of the Ultimate Fighting Challenge", article non publié, 1998.

²¹ La même constellation existait, bien qu'à plus petite échelle, aux Pays-Bas. Le premier et unique combat en cage aux Pays-Bas fut organisé par une maison de production vidéo, Nikko Toshogu Press. Les profits étaient attendus non pas tellement des ventes de billets mais des ventes d'images au groupe nord américain Peters Entertainment et à d'autres compagnies internationales de distribution.

²² Smith, 1988, *op. cit.*, p. 97; Kevin Young, "Sport and violence", in Jay Coakley et Eric Dunning, *Handbook of Sports Studies*, Londres, Sage Publications, 2003, p. 398.

²³ Lawrence A. Wenner (ed.), *MediaSport*. Londres, Routledge, 1998, pp. 258-265.

compétents sur le sport concerné ; soit ils le pratiquent, soit ils en sont proches d'une autre manière. La télévision touche néanmoins un public bien plus large que la foule des spectateurs. Ce public est généralement constitué de beaucoup de téléspectateurs occasionnels qui ont peu de connaissances techniques sur les qualités physiques et les stratégies particulières des athlètes²⁴. Sans ces connaissances techniques, le battage publicitaire et l'émotion sont les principales sources de distraction. Les téléspectateurs occasionnels apprécient les situations où les athlètes prennent des risques et affrontent un danger physique. Or, quand un sport dépend de plus en plus de la distraction du public de masse, les performances athlétiques tendent à se modifier. Le danger du mouvement devient plus important ; le style et l'expression deviennent prédominants, en plus du savoir-faire fondamental ; et repousser ses limites personnelles devient plus saillant, en plus d'explorer ses limites²⁵. Bien sûr, le point de vue des pratiquants n'en a pas moins plus d'importance, mais ceci montre que la structure et la régulation des compétitions sportives sont de plus en plus inspirées par le public, surtout le public des téléspectateurs.

(encadré ici)

Le questionnaire révèle que la faible compétence en matière sportive est associée à un éventail différent de motivations pour regarder les combats²⁶. Le groupe relativement homogène des jeunes hommes de milieu populaire qui assistaient à la compétition de *free fight* peut être divisé en fonction de leur degré d'implication dans le monde des sports de combat. Les questions sur leur appréciation du combat montrent bien que la perspective des *insiders* – les gens qui pratiquent eux-mêmes un art martial – correspond plus à celle des combattants (tableau 1). Dans leur réponse à une question ouverte sur l'élément « le plus attractif » du combat, ils sont plus enclins à donner des raisons relevant de l'*appréciation technique* (utilisant des expressions comme « pour le sport », « bonne technique », « un ensemble », « sport de combat complet »), et aussi à dire qu'ils sont venus pour un *combat spécifique*, dans lequel l'implication d'amis ou de connaissances jouait parfois un rôle. À l'opposé, les *outsiders* – qui ne pratiquent pas d'art martial – adoptent plus souvent la perspective du téléspectateur. Ils répondent dans des termes qui indiquent une préférence pour ce qui peut être définie comme du *street fighting* (« tabasser », « tout est permis », « aucune protection », « réalisme ») et de la *violence* (« blessé », « sang », « agression », « sans connaissance », « détruire », « achever »).

(tableau 1 ici)

Une distinction similaire peut être faite entre les réponses des « nouveaux arrivants », ceux qui assistent à leur première compétition d'arts martiaux, et celles des « initiés », qui en ont déjà vu. Les nouveaux venus sont plus enclins que les initiés à utiliser des termes qui peuvent être catégorisés comme « violence » et « *street fighting* », bien que ces différences soient trop marginales pour être significatives au plan statistique. Les nouveaux arrivants sont également plus enclins à exprimer leur intérêt en termes relatifs au *cadre* (« atmosphère », « spectacle »,

²⁴ Coakley, 2004, *op.cit.*, p. 377.

²⁵ Coakley, 2004, *op.cit.*, p. 377-378.

²⁶ Des psychologues ont révélé une grande variété de raisons et de mécanismes à l'œuvre dans l'appel du divertissement violent. Mais, comme l'a conclu Jeffrey Goldstein, ils ont généralement été incapables de connecter ces résultats aux conditions sociales de leur production : « nous en savons peu sur les caractéristiques du public des différentes formes de divertissement violent » (Jeffrey H. Goldstein, "Why we watch", in Jeffrey H. Goldstein (ed), *Why We Watch*, New York, Oxford University Press, 1997, p. 224).

« excursion d'une journée », « divertissement ») et exprimant une certaine *curiosité* (« une expérience géniale », « à connaître », « tout le raffut autour de l'événement »).

Les conclusions indiquent que les « *insiders* » et les « initiés » sont plus enclins que les *outsiders* et les nouveaux venus à adopter la *perspective du pratiquant* : la plupart d'entre eux sont intéressés par le réalisme des rencontres, en partie à cause de la confrontation entre les différents styles et techniques de combat, en partie parce qu'ils connaissent certains des combattants et leurs clubs, qu'ils sont venus encourager. Les *outsiders* et les nouveaux venus, eux, adoptent plus facilement la *perspective du téléspectateur*. Ils sont moins intéressés par la dimension sportive et plus par la dimension transgressive du spectacle. À cet égard, ils correspondent probablement à la vaste majorité des téléspectateurs qui regardent ces combats de chez eux, ou parfois dans des bars ou des clubs. Parmi ces derniers, on peut également supposer que le niveau de compétence sportive est assez bas. Les téléspectateurs ne regardent pas les combats pour le sport, mais sont attirés par la violence qui a été largement bannie de la vie quotidienne. Ils peuvent profiter de l'excitation procurée par la transgression des règles habituelles, et peut-être laisser libre cours à leurs impulsions agressives et à leurs fantasmes de violence en regardant des combats qui sont dangereusement proches de ce qui est considéré comme la dure réalité d'un combat de rue²⁷.

Pour les entreprises de médias, c'est la perspective du téléspectateur qui compte, dans la mesure où ce sont eux qui génèrent la plus grande partie de leurs profits. Les *insiders* constituent un petit groupe relativement stable. Pour accroître les revenus, il est important de viser le groupe le plus large possible d'*outsiders* et de nouveaux venus. Il faut attirer les téléspectateurs en mettant moins l'accent sur le sport et plus sur un mélange d'agression, de violence et de divertissement. Bien que les Championnats de combat ultime aient au départ été conçus comme des combats entre différents styles, les chargés de promotion se sont vite rendu compte que cette considération n'avait aucune importance pour la plupart des gens qui payent pour les regarder. Selon le *matchmaker* de l'UFC, Art Davie, la vaste majorité du public *pay-per-view* sont des « gars qui aiment le football de la NFL (*National Football League*), les *truck pulls* et le catch professionnel – ils veulent de l'action. Ils n'ont pas vraiment l'air de s'intéresser aux nuances des arts martiaux, et encore moins au style de chaque combattant »²⁸.

La montée de la violence qui a suivi cette stratégie de dé-sportivisation a pu être appréciée dans la mesure où elle ne constituait pas une menace pour le public. Pour les spectateurs, comme pour les téléspectateurs, les combats ultimes restent des événements cernés par une cage, où se déroulant loin du confort de leur salon. En même temps, leurs fantasmes et leurs désirs sont stimulés par la nature réaliste des combats. Puisqu'il n'y a pas de règles élaborées, comme dans les autres sports de combat, les UFC sont présentés et peuvent facilement être perçus comme la forme de combat la plus réaliste. Les téléspectateurs peuvent s'abandonner dans une sorte de « virtualité réelle », selon l'expression de Manuel Castells, à la tension extrême d'un combat féroce qui est en apparence réel et proche, mais sans pour autant constituer la moindre menace.

De ce point de vue, la valeur accordée au niveau de violence semble varier avant tout en fonction de la « distance » des gens par rapport à l'événement. Les *insiders*, qui pratiquent l'un des arts martiaux et qui savent ce que veut dire porter ou recevoir un coup, ou qui en tout cas évoluent dans les cercles des arts martiaux *full-contact*, s'identifient plus souvent aux combattants, à leurs styles spécifiques et à leurs compétences, et semblent moins intéressés par la sensation de violence à l'état pur. Ceux qui sont le plus loin du monde des arts

²⁷ Norbert Elias, *La civilisation des moeurs*, traduit de l'allemand par Pierre Kamnitzer, Paris, Calmann-Lévy, 1973, pp. 294-279.

²⁸ Cité par Gentry, 2001, *op.cit.*, p. 59.

martiaux, et qui s'identifient le moins aux combattants, à leurs capacités et à leur groupe, ont moins de difficulté à s'abandonner à l'excitation de la violence physique.

Les combattants, vers qui tous les yeux sont tournés, ont évidemment une vision différente du combat. Pour eux, au départ, les combats en cage étaient, bien que pas toujours et pas au même niveau, des combats réels avec des risques circonscrits²⁹. Pourquoi sont-ils préparés à s'exposer à de tels risques ? Ce sont leurs intérêts à la fois matériels et symboliques qui sont en jeu³⁰. En plus de la perspective certaine d'être payé pour avoir participé et de la possibilité de remporter l'argent du prix, participer à ces événements sert leur réputation de différentes manières, toutes générant également d'autres sources de revenus (cours, démonstrations, contrats pour d'autres combats, rôles dans des films ou publicités, publicité pour leurs propres dojos). Les combattants étant bien conscients des risques, peu d'entre eux sont des hommes jeunes au summum de leur carrière sportive. Dans la mesure où une blessure aurait un effet désastreux sur leur carrière, les combattants sont presque tous d'anciens champions dans des sports où il y a peu d'argent à gagner. Leur carrière sportive touche à sa fin, c'est donc le bon moment pour profiter de leur « capital physique »³¹. Les interviews avec les combattants des deux tournois de *free fight* qui se sont tenus aux Pays-Bas en 1995 et 1996 le confirment. On a pu interviewer quatorze des dix-sept combattants³². La plupart n'avaient pas étudié et, âgés en moyenne de 31 ans, ils avaient derrière eux une carrière impressionnante dans les arts martiaux. Ils avaient beaucoup investi dans la force et les prouesses physiques, et la plupart utilisaient également ce capital physique en dehors du monde du sport : les deux tiers travaillaient comme videurs, un tiers comme professeurs de sports dans des dojos ou des salles de sport.

Le capital physique de ces hommes a aussi une valeur symbolique. Les rencontres leur donnent un certain standing et une certaine respectabilité dans le monde des pratiquants et du public des arts martiaux. La préparation requiert des sacrifices que peu de gens ont envie et sont capables de faire. Entrer dans la cage est un acte de grand courage et leur physique impressionnant et la force qu'ils exposent aux projecteurs et aux caméras effrayent et impressionnent tous ceux qui les regardent. Tout comme les combats – l'un des premiers combattants des UFC décrit comme suit son sentiment ambigu :

« C'est du combat de rue, plus que tout autre art martial. Je l'ai fait. J'ai été dans cette cage. Et j'aurais raté ça pour rien au monde, ça c'est sûr. Mais je vous le dis : quelqu'un va se faire tuer un jour. Il sera là, étendu sur le ring, mort. En tant que sportif, c'est une expérience fantastique qu'il faut vivre une fois. Parce que tu veux savoir. Ça te donne du recul, et de la fierté aussi, tu peux te dire "Je l'ai fait une fois". Mais en tant que sportif et en tant qu'être humain, je vous le dis, le combat ultime est vraiment trop raide. Je ne trouve pas ça juste de donner des coups de pieds à la tête

²⁹ L'un des secrets les mieux gardés dans le monde du combat professionnel est justement que les combats ne sont pas, ou pas entièrement, vrais. Plus le niveau de risque du combat est élevé, plus les combattants professionnels ont intérêt à passer des accords avec leurs adversaires et leurs managers sur le fait de ne pas utiliser certaines techniques, sur la conclusion du combat ou même sur son déroulement. Dans la mesure où il va également de l'intérêt à long terme des organisateurs d'éviter les « accidents », qui seraient une très mauvaise publicité, il y a de bonnes raisons de penser que le niveau réel de violence est beaucoup plus bas et beaucoup plus contraint que ne le laisse croire la publicité. Au Japon, par exemple, qui est probablement le marché le plus lucratif du *free fight*, les combats arrangés sont très courants.

³⁰ Young, *op.cit.*, 2003.

³¹ Loïc Wacquant, "Pugs at work: bodily capital and bodily labour among professional boxers", *Body and Society*, vol. 1, pp. 65-93, 1995.

³² L'un ne s'est pas présenté à l'interview, un autre n'a pas pu être contacté, et un dernier était en prison.

d'un gars qui est à terre. On a envie de dire, Ok, les mecs, on n'a qu'à se faire un bon combat de rue »³³.

Dans une société dont certains affirment qu'elle est en proie à une « crise de la masculinité », il n'y a plus beaucoup de manières d'exhiber de telles « qualités masculines ». Même les sports de *full-contact* comme la boxe sont menacés en tant que « derniers domaines réservés des hommes »³⁴. Pour les participants, les combats en cage sont l'occasion de prouver leur masculinité et leur force lors d'un combat³⁵. La signification symbolique de ce dernier test de virilité est claire si l'on considère le nombre d'hommes qui se sont inscrits, prêts à entrer dans la cage pour moins de 100 dollars.

Sous le coup de l'interdiction

Les réactions du public face à ces confrontations particulièrement violentes ne se font pas attendre. Elles sont très justement qualifiées de « panique morale »³⁶, en référence à l'opposition conjointe des politiciens, des médecins, des grandes entreprises de médias, des associations sportives, ainsi que toutes les organisations reconnues d'arts martiaux à ces « événements barbares ». Des hommes politiques comme le sénateur John McCain aux États-Unis et Erica Terpstra aux Pays-Bas demandent l'interdiction. Des journaux et magazines donnent de l'ampleur à l'affaire en mettant l'accent sur la violence de ces combats dans leurs photos, leurs titres et leurs articles, et en publiant des éditoriaux en faveur de l'interdiction de ce « barbarisme extrême »³⁷. Par peur de la publicité négative, les associations sportives établies réagissent en insistant sur la distinction entre leurs propres activités (c'est-à-dire le sport) et celles comme les combats NHB, qu'elles ne définissent pas comme du « sport » mais comme du « divertissement violent ».

Aux États-Unis et au Canada, le débat culmine avec l'interdiction des combats *No Holds Barred* dans plusieurs états et provinces ; les états et provinces qui ne les interdisent pas catégoriquement introduisent des règles administratives imposant des conditions à leur organisation. Ces conditions ne concernent pas seulement la régulation des combats ; pour des questions d'assurance et de sécurité, des sommes d'argent devront être déposées, afin de couvrir d'éventuels dépenses médicales et frais d'hospitalisation. En 1997, quand John McCain prend la présidence du Comité du Sénat pour le commerce – qui s'occupe notamment de contrôler les firmes de télévision câblée – les principaux opérateurs arrêtent de diffuser les UFC pour éviter un conflit potentiel avec les autorités de régulation. Les promoteurs sont en faillite financière et plusieurs des organisations nord américaines de combats en cage – dont « Extreme Fighting », « World Combat » et « Cage Fighting » - cessent leur activité.

Des campagnes de prohibition similaires sont menées hors de l'Amérique du Nord, notamment à Porto Rico et en Grande Bretagne, qui avaient été envisagés comme des refuges possibles. Vu le peu de possibilités restantes, les entrepreneurs qui continuent adoptent des stratégies différentes. En cachette des médias et de la sphère politique, les plus petits d'entre eux programment des combats à la limite de la légalité ou underground³⁸. L'organisateur des combats de cage aux Pays-Bas, par exemple, change l'endroit où il fait ses enregistrements

³³ Interview avec Freek Hamaker, combattant à l'UFC – II, réalisé le 5 juin 1996.

³⁴ John Sugden, *Boxing and Society. An international analysis*, Manchester, Manchester University Press, 1996.

³⁵ John Hopton, "Combat Sports: Validation of Male Violence or Solution to a Crisis of Masculinity", texte présenté à la Conférence Internationale de Keele University, 2002 (voir http://sfuk.tripod.com/articles_02/keel_mma1.html).

³⁶ John Hopton, *ibid.*

³⁷ *New York Times*, 17 janvier 1997.

³⁸ David Plotz et Hillel Halkin, "Fight Clubbed", <http://bjj.org/editorials/19991117-fightclubbed>.

pour ne pas attirer l'attention des autorités ; il choisit l'île d'Aruba, dans les Caraïbes (qui fait partie des Pays-Bas), et Saint-Pétersbourg, en Russie.

Une autre catégorie d'entrepreneurs entreprend de réguler plus strictement les combats de manière à les faire accepter en tant que « sports », à obtenir des licences pour les organiser et à regagner l'accès au marché de la *pay-per-view*. C'est la voie choisie par les organisateurs des UFC aux États-Unis. Ils interdisent un certain nombre de coups de pieds et de techniques de frappe (dont les coups de tête, les clés de coude au cou, et les coups à l'adversaire au sol) ainsi que quelques pratiques offensives comme tirer les cheveux ou cracher ; ils introduisent des catégories de poids, rendent le port des gants obligatoire et acceptent de disqualifier les combattants qui ne respectent pas les règles (plutôt que de leur mettre une amende)³⁹. Une autre stratégie pour gagner en légitimité consiste à détourner l'attention du combat vers le spectacle qui entoure l'événement. Pour vendre les combats, de plus en plus d'organisateur et de promoteurs se concentrent sur le cadre de la rencontre et les « histoires » des combattants. Les organisateurs des UFC prennent pour exemple les combats de catch de la *World Wrestling Federation*. Ainsi peut-on lire sur la jaquette du DVD de « UFC 40 » : « Les deux combattants adoptent le style de la WWF et on dirait que Zuffa [le nouveau propriétaire, voir plus bas] a compris ce qui se vend au public américain – le battage médiatique, les feux d'artifice et les paillettes. » Aux Pays-Bas, également, les rencontres d'arts martiaux ne se concentrent plus uniquement sur les combats. La dramaturgie utilise les lumières et les rayons lasers, la musique et les cascades acrobatiques.

La relance des Championnats de Combat Ultime en 2001 combine ces deux dernières stratégies. Après un rachat, les droits du Semaphore Entertainment Group (SEG) reviennent à une compagnie de Las Vegas, Zuffa LLC, qui appartient à deux directeurs de casinos, Lorenzo et Franck Feritta. L'un d'eux a été vice-président d'une institution étatique de régulation, la Commission Sportive de l'État du Nevada, qu'il a quittée en 2001 peu de temps après avoir acheté l'UFC. Le but des frères Feritta est de transformer les UFC en rencontres légitimes. Pour cela, ils établissent des relations avec des commissions sportives nationales et avec d'autres lieux de pratique des arts martiaux, dans l'idée « de donner aux Arts Martiaux Mixtes le statut d'une ligue importante dans le monde du sport, de faire des combattants UFC des stars internationales et de leur assurer des rencontres en direct de la plus haute qualité et une production télévisuelle disponible pour divertir les consommateurs du monde entier ». Les nouveaux propriétaires adoptent donc la stratégie double de ré-sportivisation et promotion du spectacle et du divertissement : « L'évolution du sport, la sécurité des combattants, la nécessité de s'adapter à la demande des programmes *pay-per-view* et les efforts pour impliquer les commissions sportives nationales impliquent le changement d'un certain nombre de règles.⁴⁰ »

En définissant des règles en accord avec les attentes de l'instance de régulation, la Commission Sportive de l'État du Nevada, ils réussissent à faire à nouveau autoriser les combats au Nevada et retrouvent l'accès aux chaînes de distribution *pay-per-view*. Au premier trimestre 2002, UFC 35 est quatrième à l'audimat de tous les programmes *pay-per-view*. Il n'est devancé que par trois shows de *Wrestlemania*, la Fédération nationale de catch. Des Commissions Sportives d'autres états suivent l'exemple du Nevada et lèvent l'interdiction sur les « Arts Martiaux Mixtes », comme on les appelle dorénavant, et le nombre de téléspectateurs augmente encore plus vite depuis que l'UFC de 2005 a inspiré une série de télé-réalité, *The Ultimate Fighter*. Les UFC passent souvent sur plusieurs chaînes de télévision et sur la *pay-per-view*, et plusieurs compagnies assurent la diffusion internationale. De nouveaux sponsors, une grande compagnie internationale de motos et une marque de bière

³⁹ Howes, *op.cit.*, 1998. Pour les nouvelles règles et le format actuel du combat, voir www.ufc.com.

⁴⁰ Fightnews.com, Ultimate Fighting Championships History: from Spectacle to Sport, 2001 (<http://www.ufcfightnews.com/ufc/history.html>).

ont signé des contrats avec l'UFC, et les revenus se multiplient. Tant que la télévision et la *pay-per-view* restent du domaine de la régulation publique, la pression pour assurer la re-sportisation des combats où tous les coups sont permis (NHB) continuera ; d'un autre côté, si la *pay-per-view* s'autonomise du contrôle politique, un commercialisme déchaîné s'installera et les combats connaîtront sans aucun doute d'autres formes de dé-sportivisation.

Le cas du Combat ultime illustre un changement structurel dans les rapports de force : les organisations de pratiquants ont cédé la place aux entreprises de médias, qui ont su profiter des nouveaux marchés de l'image. La télévision payante, le marché du DVD, le streaming vidéo et le téléchargement sur Internet ont permis de commercialiser des événements pour lesquels les mécanismes du contrôle local et national ne fonctionnent plus. Les combats en cage, rendus possibles par ces innovations rapides au sein d'une industrie des médias peu régulée, montrent comment des spectacles illégitimes peuvent être commercialisés pour des groupes spécifiques de téléspectateurs, tout en constituant un moyen inespéré d'expression d'un héroïsme masculin et d'un comportement violent. Bien que s'exprimant aussi dans les films, les spectacles de catch et les jeux vidéo, ils ont pris plus d'ampleur grâce au réalisme assumé des combats⁴¹. Ici, comme dans d'autres domaines de la vie sociale où la dynamique des fantasmes et des émotions est impliquée, rien n'est plus excitant que ce qui est présenté comme la réalité ultime.

Traduit de l'anglais par Anaïs Bokobza

⁴¹ La question du « réalisme » est ici paradoxale. Quand ces combats sont qualifiés de « réels », cela fait référence à l'absence de règles artificielles qui caractérise le monde des sports et des jeux, mais ces « combats réalistes » ressemblent en fait très peu à la violence qui existe hors des enclaves que constituent le ring ou la cage. Les confrontations violentes réelles sont en général très brèves, la plus part du temps évitées, sans compter le niveau de peur qui les accompagne, et elles ont donc très peu en commun avec les mythes héroïques mis en scène. Voir Randall Collins, *Violence : a Micro-sociological Theory*, Princeton, Princeton University Press, 2008.